

A high-contrast, black and white close-up photograph of a woman's face, focusing on her eyes and lips. Her eyes are closed or looking down, and her lips are painted a vibrant red. The lighting is dramatic, with deep shadows and bright highlights, creating a moody and intense atmosphere.

FAUX- SEMBLANTS

KJELL OLA DAHL

série noire
GALLIMARD

Extrait de la publication

COLLECTION SÉRIE NOIRE
Créée par Marcel Duhamel

KJELL OLA DAHL

Faux-semblants

TRADUIT DU NORVÉGIEN
PAR ALAIN GNAEDIG

nrf

GALLIMARD

Le tutoiement est de rigueur dans les pays scandinaves, même dans un cadre professionnel, et entre des personnes qui ne se connaissent pas. Nous avons voulu conserver cette spécificité culturelle dans la traduction française.

Cette traduction est publiée grâce au soutien financier de NORLA, fondation pour la promotion de la littérature norvégienne à l'étranger.

Titre original :

KVINNEN I PLAST

© Kjell Ola Dahl, 2010.

Published by agreement with Salomonsson Agency.

© Éditions Gallimard, 2012, pour la traduction française.

Il avait besoin de respirer un peu d'air frais, mais pour baisser les vitres électriques, il devait d'abord mettre le contact. Cela allumerait alors automatiquement les phares et, très probablement, flanquerait tout par terre.

Il leva le bras et posa le dos de sa main contre la vitre. Il distingua vaguement les aiguilles de sa montre. À peine deux heures du matin. Il appuya sa tête contre le verre. Jeta un millième coup d'œil à la maison au fond de la rue. Lumière jaune aux fenêtres. Aucune activité.

Son portable se mit à vibrer dans sa poche de poitrine.

Il se redressa. Entendit des talons qui claquaient sur le bitume. Une femme apparut dans le rétroviseur droit. Elle portait une veste courte et un jean moulant. Un sac en bandoulière. L'ombre se rétrécit quand elle passa sous le lampadaire. Elle leva son sac devant sa poitrine, l'ouvrit tout en marchant.

Les yeux braqués sur le rétroviseur, il se tassa sur son siège. Tenta de se faire le plus petit possible.

Elle s'arrêta à la hauteur de la voiture.

Il glissa encore plus sur le siège.

Elle prit quelque chose dans son sac.

Il recula la tête pour que son reflet n'apparaisse pas.

Elle s'accroupit, se regarda dans le rétro. Elle se mit du rouge à lèvres, pinça la bouche et vérifia le résultat. Tendit le petit doigt et ôta un peu de rouge aux commissures des lèvres. Se redressa.

Une éternité passa.

Puis elle continua son chemin vers la maison située au fond de la rue.

Elle s'arrêta devant la porte en fer forgé. Il y eut un bruit de métal qui frotte contre du métal quand elle ouvrit, et un grincement quand elle referma derrière elle.

La silhouette s'avança lentement vers la porte d'entrée qui fut ouverte alors qu'elle montait l'escalier.

Frank Frølich regarda l'heure. Deux heures huit.

Dès que la porte se referma, il entendit la voix de Rindal dans l'écouteur.

« C'était qui ?

— Je sais pas.

— Elle t'a vu ?

— Pas la moindre idée.

— Parce que si elle t'a vu, il sait que nous sommes là.

— Il le sait déjà. »

Silence. Frølich compta jusqu'à dix.

« C'est peut-être un hasard si elle s'est arrêtée juste à ta voiture.

— Peut-être. Elle s'est regardée dans le rétro et a arrangé son rouge à lèvres.

— Description ?

— J'ai vu que le profil. Frange, cheveux roux, la trentaine.

— Bouge pas. On te tient informé. »

Le grésillement dans l'oreille s'éteignit. Le silence revint

dans la nuit, avec le retour des crampes et du mal de dos. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était trouver une position plus confortable.

*

Il fut réveillé par le vibreur du portable. Le jour était levé. L'horloge indiquait six heures moins dix. Il avait dormi environ quatre heures.

Rindal était de bonne humeur. La voix dans l'écouteur chantait *Frère Jacques*.

« Désolé, dit Frølich en bâillant. Je me suis endormi.

— On avait pigé.

— J'ai raté quelque chose ?

— Rien, mais, là, ça bouge. C'est ta chance de te racherter. »

Rétroviseur gauche. Un taxi. La voiture frôla la sienne, mordit sur le côté, fit demi-tour avant de revenir s'arrêter devant la maison du fond. Une Mercedes blanche. Le moteur diesel ronronnait. La porte de la maison s'ouvrit. La femme se hâta vers le taxi.

Voix dans l'oreille : « C'est bon, vas-y ! »

Frank Frølich attendit que la Mercedes ait pris un peu de champ avant de démarrer. Les pneus crissèrent quand il effectua le même demi-tour que le taxi. Il jeta un coup d'œil à droite en passant la maison. Une silhouette connue était à la fenêtre et le suivait des yeux. C'était Zahid.

Il rattrapa le taxi et se plaça à quelques mètres derrière lui. Si tôt le matin, il n'y avait guère de circulation. Un ou deux camions, quelques taxis, des camionnettes.

Ils prirent la E6 pour descendre vers Oslo. Le taxi roulait à moins de cent vingt.

Le téléphone vibra à nouveau : « Qu'est-ce qui se passe ? »

Il ajusta le micro au moment où la voiture s'engouffra dans le tunnel de Vålerenga.

« Contact établi.

— Vois qui c'est et où elle habite. Pas besoin de te planquer puisque Zahid t'a vu. »

Frølich coupa la communication. Le taxi prit la sortie entre les deux tunnels. Il le suivit. Lorsque les deux voitures se retrouvèrent côte à côte dans l'épingle à cheveux, il vit le profil de la femme. Jolie fille. Elle mâchonnait un chewing-gum.

Le taxi tourna encore une fois et reprit le tunnel vers Ryenberget et Simensbråten.

Le taxi réduit sa vitesse dans la zone d'habitations, mais à peine. Un joggeur matinal traversa la rue. Une fille aux cheveux encore mouillés marchait sur le trottoir.

Le taxi freina aux ralentisseurs.

Lorsqu'il s'arrêta enfin au bord du trottoir, Frølich alluma les feux à éclats bleus de la calandre. Le chauffeur se crispa et regarda dans le rétroviseur d'un air paniqué. Le type savait qu'il avait dépassé les limitations de vitesse. Frølich le laissa mariner tandis que la femme payait la course. Quand elle ouvrit la portière, il descendit également.

« Veux-tu bien m'accompagner, s'il te plaît ? »

Elle le dévisagea, sans comprendre.

Elle était plus petite qu'il ne l'avait cru. Visage ovale, traits réguliers. Lèvres charnues, sourcils en forme de parenthèses avec une petite cassure. Le fait qu'elle mâchonne un chewing-gum donnait à son visage une expression taquine. Son regard

passa des feux bleus de la calandre à lui, puis se posa à nouveau sur la voiture. Frølich ouvrit la portière arrière.

Le chauffeur de taxi comprit vite et disparut avant qu'elle n'atteigne la portière. Sa veste n'avait pas de poche et son jean était si serré qu'elle n'avait certainement rien dans les poches.

Elle s'assit, elle ne portait pas de chaussettes. Ses chevilles étaient fines.

Frølich tendit la main. Elle leva les yeux sur lui, toujours sans comprendre. « Le sac », dit-il.

Elle hésita, comme si elle envisageait de discuter. Elle paraissait calme, sans inquiétude notable. Elle finit par ôter le sac de son épaule et le lui donna.

Il se mit au volant. Une odeur de parfum mêlée au chewing-gum douceâtre emplît l'habitacle.

« Est-ce que tu peux me montrer ta carte, s'il te plaît ? » demanda-t-elle d'une voix grave, un peu rauque.

Il prit la carte de police accrochée à son cou. « Frank Frølich, brigade des mœurs. »

Il ouvrit le sac.

« Est-ce que tu peux éteindre les lumières, s'il te plaît ? »

— Est-ce que tu peux te taire et attendre que je pose une question ? répliqua-t-il.

— C'est juste que j'habite ici », ajouta-t-elle doucement.

Il laissa les feux. Les éclats bleus se reflétaient sur les murs. Il vida le contenu du sac sur le siège à côté du sien. Il y avait du mascara et un tube de rouge à lèvres, un paquet de cigarettes — des Kent. Un briquet en or.

Il trouva un portefeuille. Eurocard Gold et une Visa Silver. La carte bancaire indiquait qu'elle s'appelait Veronika Undset. Elle était née en 1973. Sur la photo, elle avait un regard fixe et une permanente. Sa coiffure actuelle, cheveux au vent, avec

une frange, lui allait mieux. Le portefeuille contenait également une carte de paiement et une carte de membre d'un club de gym, deux billets de cent et un de deux cents. Pas de permis de conduire.

« Alors, Veronika, qu'est-ce que tu fais ? »

— Comme tu le vois, j'attends. »

Il croisa son regard dans le rétroviseur. Des yeux verts. Elle cilla.

« Je veux dire, c'est quoi ton travail ? »

— Travailleur indépendant.

— Et tu vends quoi ?

— Aide à domicile.

— En pleine nuit ? »

Elle soupira et détourna la tête.

« Dans la journée. Là, je suis allé voir un vieil ami à moi. »

Il essaya de capturer à nouveau son regard, en vain.

Il y avait deux cachets marron emballés dans du cellophane sous un trousseau de clefs.

« Et ça, Veronika, qu'est-ce que c'est ? »

— Du Voltarène, contre les douleurs musculaires. Je les ai achetés sur ordonnance. Je me suis fait une déchirure en faisant de la danse, il y a deux semaines. »

Ordonnance. Elle n'était pas obligée de le dire.

Le flacon de parfum était orange, Lancôme. Le paquet de chewing-gum venait juste d'être entamé. Extra. Il se trouvait sur une pochette d'allumettes d'un restaurant. Le dernier objet était un paquet de protège-slips. Leurs regards se croisèrent une nouvelle fois dans le rétroviseur, et il rangea le paquet dans le sac. « Désolée », dit-elle avec un sourire narquois. Ses iris d'un vert groseille s'agitaient sous sa frange ébouriffée.

Il dépla la pochette d'allumettes. Plusieurs avaient été utilisées. Il ouvrit le paquet de cigarettes. Elle en avait fumé trois. Si elle se servait d'allumettes, pourquoi avait-elle donc un briquet dans son sac ?

C'était un Zippo. Il l'ouvrit, appuya sur la molette. Aucune étincelle. Il renifla le briquet. Pas la moindre odeur d'essence.

Veronika avait cessé de mâcher son chewing-gum. Frølich se dit : *ça brûle...*

Il soupesa le briquet, l'ouvrit, le démontra et le retourna.

Le feutre qui devait couvrir le réservoir avait disparu. La garniture en ouate ou en coton sous le feutre n'était pas là non plus. À la place, il trouva une boule de papier sulfurisé.

Veronika déglutit.

Il prit son temps. Se retourna lentement. Les yeux verts ne bougeaient plus. Elle avait l'air désorientée.

« Tu peux me dire ce que tu as caché dans le briquet ?

— Je ne sais pas. » Elle tourna la tête et regarda par la vitre.

Il appuya sur le bouton qui condamnait les portières, les serrures s'enclenchèrent avec un bruit mat. Elle sursauta et leva les yeux :

« S'il te plaît... dit-elle avec un profond soupir. Je suis fatiguée et je veux rentrer chez moi. Ce n'est pas mon briquet !

— Pas ton briquet ? » Il haussa les sourcils.

Elle ne dit rien.

« Alors, il est à qui ? »

Elle soupira, découragée.

Il répéta sa question.

« Vas-tu me croire si je te le dis ? Vas-tu déverrouiller les portières, vas-tu me laisser rentrer tranquillement chez moi ? Vas-tu aller chez la personne en question et lui faire le même numéro que celui que tu es en train de me faire ? » Elle

secoua la tête d'un air résigné. « Tu joues à un jeu que je ne comprends pas, mais, de toute façon, ça ne changera rien. »

Il déplia la boule de papier sulfurisé et l'ouvrit avec précaution. Il y avait plusieurs doses de drogue.

« Où as-tu acheté ça, Veronika ? »

Elle ne dit rien. Elle tournait la tête, le regard braqué sur la rue. Elle ne réagit même pas lorsqu'il mit le contact.

Il était dix heures du matin quand Veronika Undset fut une nouvelle fois sortie de la cellule. Frølich était à côté de Rindal et il observait l'écran qui montrait la salle d'interrogatoire. Veronika venait de passer des moments difficiles. Elle n'avait jamais été condamnée et se sentait profondément humiliée. Elle avait dû ôter ses chaussures, se défaire de ses effets personnels et se soumettre aux photos judiciaires. Ensuite, rester assise pendant deux heures sur le sol de la cellule de garde à vue, être interrogée et enfermée une nouvelle fois. Un petit enfer pour quelqu'un qui n'a pas dormi de la nuit. Alors, pas de doute, elle devait être crevée.

Frølich inspira un grand coup et se dirigea vers la salle d'interrogatoire à pas vifs. Il entra.

Elle ne dit rien. Elle regardait fixement le mur, les traits tirés.

« Il est dix heures cinq, Frank Frølich poursuit l'interrogatoire de Veronika Undset », dit-il dans le magnéto.

Elle leva lentement la tête et croisa le regard du policier.

« Tu as été arrêtée parce que tu étais en possession de plusieurs doses de cocaïne après avoir quitté le logement de Kadir Zahid à cinq heures cinquante du matin. Tu as été vue en train d'arriver au logement de Zahid à deux heures huit. As-tu acheté la dope à Zahid ? »

Elle secoua la tête.

Il haussa les sourcils.

Elle s'éclaircit la gorge et dit : « Non.

— À qui l'as-tu achetée ? »

Elle soupira profondément et grimaça en l'entendant se donner la peine de poser cette question.

« Le témoin n'a pas répondu à la question. Tu as quitté le logement de Zahid à cinq heures cinquante du matin...

— Je n'ai jamais acheté de drogue à personne, le coupable, agacée. Ce briquet n'est pas à moi. Je ne sais pas comment il a atterri dans mon sac. Et je te l'ai déjà dit plusieurs fois.

— Franchement, tu crois vraiment à cette histoire ?

— Mais pourquoi me harcèles-tu avec ça ? Je n'ai pas dormi depuis vingt-quatre heures. Je suis crevée. Si c'est illégal de se promener avec une dose de cocaïne dans son sac, mets-moi une amende. Je te paierai tout de suite si tu me laisses filer. Ce que tu es en train de faire est disproportionné.

— Quelle était la raison de ta présence chez Zahid cette nuit ? »

Elle pinça les lèvres. Fit un geste d'impatience avec le buste. Une boucle de ses cheveux glissa sur son front et lui donna un air mélodramatique. Cela énerva un peu Frølich qu'elle soit aussi jolie.

« Le témoin n'a pas répondu à la question. Veronika Undset, est-il exact que tu refuses de t'expliquer sur ta visite chez Zahid ?

— On a discuté.

— Qui était dans la maison ?

— Moi et Kadir.

— Depuis combien de temps connais-tu Kadir Zahid ?

— Depuis des années. On est allés à l'école ensemble.

— Normalement, Kadir Zahid a deux gardes du corps. Ils n'étaient pas là ? »

Elle secoua la tête.

Il secoua la tête à son tour pour l'inviter à s'exprimer. Elle dit :

« Non, nous étions seuls.

— Pourquoi était-il seul, sans ses gardes du corps ?

— Tu n'as qu'à le lui demander. Je n'en sais rien.

— Mais tu t'es quand même bien posé des questions ?

— Non. Je ne me suis posé aucune question. Ni là-bas, ni maintenant. Lui et moi, nous avons discuté.

— De quoi ?

— C'est personnel.

— Personnel ? Tu te rends compte que c'est un interrogatoire de police ?

— Notre conversation était d'ordre privé, et je ne dirai rien de son contenu, quand bien même tu essaies de me faire parler.

— Tu es venue chez lui à deux heures du matin pour discuter ?

— C'est ce que je viens de dire, non ?

— Est-ce que vous avez couché ensemble ? »

Les lèvres charnues formèrent un sourire acerbe.

« Veux-tu bien répondre à la question ?

— Avec qui je couche ne regarde que moi.

— Zahid a-t-il pu mettre le briquet dans ton sac à ton insu ? »

Elle le dévisagea sans rien dire.

« Veux-tu bien répondre s'il te plaît ?

— Kadir est fanatique en ce qui concerne l'abstinence, il ne boit même pas de bière.

— Avais-tu l'intention de revendre cette drogue ? »

Elle changea de position, agacée.

« Non. Est-ce que tu ne pourrais pas simplifier les choses et dire exactement ce que tu veux ? Qu'est-ce que nous faisons là ? »

— Tu étais en possession de cinq grammes de cocaïne. C'est un délit.

— Tu as sûrement des trucs plus importants à faire. Regarde donc un journal en ligne sur le Net, et tu verras où la police devrait intervenir. »

Elle changea encore de position et croisa les jambes.

« Est-ce que cette affaire sera terminée si je reconnais que cette drogue est à moi ? »

Il n'avancait pas. Leurs regards se croisèrent, et il savait qu'elle savait. Elle eut un sourire en coin, et il ne put s'empêcher d'être emballé par son style.

La porte s'ouvrit. Emil Yttergerde passa la tête.

Frølich dit : « Il est dix heures quatorze, Frølich quitte la salle d'interrogatoire. »

Il sortit.

« Ce qu'elle raconte est exact, dit Yttergerde. Veronika Undset dirige une société qui s'appelle Undset AS. S'occupe de nettoyage et de ménage. Enregistrée à Brønnøysund. Les factures sont en ordre, les impôts payés, rien ne cloche.

— Mais alors, qu'est-ce qu'elle fiche chez Kadir Zahid au beau milieu de la nuit ? »

Rindal sortit de la salle de contrôle.

Frølich soupira et dit tout haut ce que les autres pensaient :

« Je ne comprends pas ce qu'elle fait. Elle sait que nous allons la laisser filer d'un instant à l'autre. Et elle tient bon. »

Les trois hommes se dévisagèrent. Yttergjerde finit par demander :

« Bon, ben, qu'est-ce qu'on fait ? »

Rindal écarta les bras en souriant :

« On la laisse filer. »

Frank Frølich s'arrêta dans le couloir et bâilla. La nuit entière passée dans une voiture l'avait laissé courbaturé et moulu. Il frissonna en voyant Lena Stigersand. Elle avait un vilain hématome sous l'œil gauche.

« Une nouvelle disparition », dit-elle en lui tendant une plainte.

Il feuilleta à peine les papiers.

« Et toi ? demanda-t-il. Tu t'es cassé la gueule à vélo ou tu as un nouveau copain ? »

— Une jeune fille disparue, poursuivit-elle, imperturbable. Plus exactement, il s'agit d'une jeune femme, d'Ouganda, de l'université Makerere à Kampala. Elle s'appelle Rosalind M'Taya. Il y a un « M » et un « T » comme dans Mt Everest. Elle est étudiante à l'université d'été internationale. Donc intelligente. C'est sûrement difficile d'y être admis. Elle est arrivée au foyer universitaire mercredi et y a passé deux nuits. Mais quand sa camarade de chambre est arrivée hier, une fille pakistanaise, pardon, une jeune femme, elle n'était pas là. Et personne ne l'a vue depuis. »

Frank Frølich la dévisagea.

« Lena... »

— Le fait est qu'elle a manqué pas mal de trucs sans prévenir. J'ai réussi à trouver qu'elle est arrivée sur un vol en provenance de Londres mardi matin. Il y avait une correspondance avec un vol venant de Kampala.

— Tu as une tête épouvantable. Qu'est-ce qui est arrivé à ton œil ?

— Mon œil ? répéta Lena sur le même ton détaché. Je n'ai aucun problème avec mes yeux. C'est peut-être toi qui devrais passer un test de vue, non ? Tu commences à avoir l'âge pour ça. »

Frank Frølich continua jusqu'à la porte de son bureau. Il tomba sur Emil Yttergerde. Frank fit un signe en direction de Lena, qui leur tournait le dos, toute raide.

« Tu as vu ce cocard ? »

Emil fit oui de la tête.

« Elle ne veut pas en parler. »

Emil ricana.

« Un peu forcé sur le pan-pan, peut-être ? »

Frølich eut une grimace dubitative.

« Lena ?

— Tu n'es pas au courant ? Vendredi dernier, elle et Ståle Sender sont partis ensemble après le pot. Et c'est "100 % vrai" d'après les rumeurs.

— Lena et Ståle ? »

Frølich ne pouvait pas y croire, en tout cas, pas spontanément.

« Ståle avec ses jambes et ses bras d'acier, il a dû s'échauffer avec *Blue Velvet*, avec ou sans gaz hilarant. » Emil ricana encore et poursuivit son chemin.

Frank Frølich s'installa à son bureau. Lena et Ståle Sender ? Ståle que l'on avait changé d'affectation — combien de fois

déjà? Et qui, maintenant, vérifiait les passeports à Gardemoen quand il n'était pas en train de harceler les demandeurs d'asile?

Un couple improbable. Lena était fille unique et venait des quartiers chics de Bærum. Au restaurant, elle pouvait renvoyer une bouteille de vin parce que celle-ci n'était pas à la bonne température. Lena s'exprimait avec distinction, elle était *fatiguée* quand tout le monde était *claqué*. Ståle était fils de prolos de Furuset, et il avait trois centres d'intérêt : les bagnoles, les montres et le cognac. Dans cet ordre. Dans son portefeuille, il avait une photo de sa Ford Mustang des années soixante-dix, qu'il remisait chaque automne. Ståle avait fait deux fois l'objet d'une enquête de l'Inspection générale pour violences, sans compter le nombre de fois où il n'y avait pas eu d'enquêtes ou qui étaient tout simplement oubliées.

Frank Frølich baissa les yeux sur la plainte agrafée à un paquet de photocopies. Les documents d'inscription de la femme disparue à l'université d'été internationale d'Oslo. Rosalind M'Taya étudiait les sciences à l'université Makerere et, autant qu'il pouvait en juger, elle avait des notes impressionnantes. Attestations élogieuses de deux professeurs. *Letters of invitation* de l'université d'Oslo. Invitée pour un séjour de six semaines dans un environnement international avec des intervenants des plus compétents. La photographie montrait que Rosalind M'Taya était d'une beauté au-dessus de la moyenne. Elle avait un chignon, des petites nattes afro, soigneusement mises en volume. Sur la photo, elle avait un regard de faon. Des lèvres charnues, des cils courbés.

Deux jours en Norvège et elle disparaissait? Ça, ce n'était pas une affaire de trafic. Rosalind était une étudiante sérieuse, pas quelqu'un qui avait été ramassée par des Européens de

l'Est sinistres pour servir des types dans un appartement de Bygdøy allé.

Elle atterrit à Gardemoen, passe le contrôle des passeports et la douane. Elle prend le train rapide pour rejoindre le centre, ou le bus. Certainement pas un taxi. L'université lui a sûrement envoyé l'itinéraire. Le train rapide est le plus simple. Elle peut changer directement à la station Nationaltheater et monter dans le tram jusqu'à Blindern. Une jolie fille, probablement pauvre, récompensée par cette invitation à l'étranger. Pas sûre d'elle, c'est sans doute son premier séjour hors de son pays. Intelligente, certainement prudente et précise. À qui ferait-elle confiance ? À d'autres Africains ? À des étudiants ?

Rosalind M'Taya a disparu deux jours *après* être allée au foyer universitaire.

À Oslo, on trouve quantité de Norvégiens qui ont travaillé en Afrique de l'Est, via le Norad ou les Nations unies. Rosalind avait peut-être une adresse, peut-être est-elle allée voir quelqu'un. Peut-être était-elle encore chez ces gens. En cet instant, un ancien missionnaire lui faisait peut-être faire un tour de la ville, et lui montrait les bateaux vikings ou le parc Vigeland. Toutes ces hypothèses n'étaient peut-être que du temps perdu.

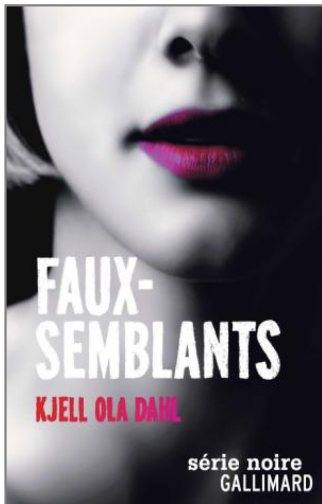
Lena sort avec Ståle Sender !

Était-ce possible ? La social-démocrate de Bærum au pieu avec le chaînon manquant, le primate raciste qui bandait lorsqu'on lui confiait une mission musclée ?

Frank Frølich se leva. La nuit avait été longue. Il était temps de rentrer.

Une demi-heure plus tard, il était dans la chambre de Rosalind M'Taya au foyer universitaire. Sa camarade de

Cet ouvrage a été composé par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)



Faux-semblants

Kjell Ola Dahl

Cette édition électronique du livre
Faux-semblants de Kjell Ola Dahl
a été réalisée le 10 janvier 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070131372 - Numéro d'édition : 178419).

Code Sodis : N45445 - ISBN : 9782072416606
Numéro d'édition : 230392.